

## *Le moujik dans la poésie tchékhovienne*

Qui tient l'auberge et soûle le peuple ? Le paysan. Qui dilapide et boit l'argent de l'église, de l'école et de la communauté villageoise ? Le paysan. Qui vole son voisin, met le feu, témoigne faussement au tribunal pour une bouteille de vodka ? Qui, dans les assemblées de zemstvo et autres, est le premier à lutter contre les paysans ? Le paysan... (*Les Paysans*, chap. 9)<sup>1</sup>

C'est par cette philippique que le narrateur du récit « *Les Paysans* » harangue le lecteur en 1897 dans des lignes dont le point de vue est, en ces années, de plus en plus subjectif et proche de Tchekhov...

Coup de poing sur la table donc ! Pavé dans la mare plus encore ! Pas le premier, pas le dernier !... Avatar du « *J'accuse* » célèbre de Zola alors que Tchekhov se trouve en France, cette même année 1897, à Nice plus précisément où il est venu passer l'hiver pour raisons de santé et suit avec passion l'Affaire Dreyfus si l'on en croit sa nombreuse correspondance et le texte « *Le Petchenègue* » ([www.comprendre-tchekhov.fr](http://www.comprendre-tchekhov.fr)). Dans une lettre à son frère Alexandre, il s'est résolument fait bravache depuis longtemps déjà et a revendiqué une écriture qu'il juge révolutionnaire pour devenir spécialité « *dénoncer comme les Russes vivent mal !* » Il est le chantre d'une nouvelle vision théâtrale : « *Je mène tout doucement mon acte et à la fin, pan sur la gueule du public* », dit-il en substance en 1887 lorsque il écrit en 10 jours sa première pièce, *Ivanov*, pour le théâtre Korch de Moscou...

Cette approche est-elle déjà en place lorsque Antocha Tchekhonte commence à rédiger des anecdotes dans les journaux humoristiques pour perdurer « lorsqu'il entre en littérature » après que Grigoriovitch lui a demandé de « plutôt mourir de faim que d'écrire à la va-vite » ? Et cette approche est-elle celle dont Tchekhov use dans sa description des personnages paysans comme il le fait pour ceux de l'intelligentsia ?

Il me paraît intéressant de tourner mon attention vers ce personnage de fiction dans la campagne russe pendant « Les journées européennes du livre russe – La province russe » qui se déroulent à la Mairie du V<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Nos esprits occidentaux, marqués par les romans de Tourgueniev et Tolstoï dont les personnages principaux sont aristocrates et ceux de Dostoïevski, dévolus aux habitants des villes, prêtent peu attention au personnage du moujik alors qu'il représente 85 % de la population en Russie tsariste et obsède les esprits enfiévrés de l'intelligentsia aux penchants socialistes dans l'avant et l'après réformes d'Alexandre II (1855-1881).

---

<sup>1</sup> Toutes les traductions sont de l'auteur et tirées du livre « *Les Paysans et autres récits* », Paris, *L'Harmattan*, 2008, et « *Ma Vie* », Paris, *L'Harmattan*, 2016.

\*

Ce personnage en Russie tsariste occupe en effet une place centrale dans la littérature par sa représentation de la chaîne des événements car il met en avant le problème des différents jugements de valeur des écrivains le concernant.

En effet, en ces années capitales de bouleversement sociétal dans l'histoire de la Russie, de brutalités policières, de mouvements révolutionnaires et de régressions sociétales, d'avancées et de reculs politiques, telles qu'elles perdurent pendant les règnes d'Alexandre III (1881-1894) et de Nicolas II (1894-1917), le paysan donne à l'écrivain une mission sociale.

De nombreuses jacqueries survenant dans les campagnes dues à la misère, la tendance est alors à l'analyse de cet homme et la figure du paysan se trouve *de facto* au centre de la création littéraire et picturale – le mouvement des « Ambulants » entre autres –, comme elle l'est au centre des mouvements politiques. Le mouvement réaliste qui triomphe après 1840, lui a donné une place privilégiée car, aux yeux des artistes, le paysan mérite attention. Il est pour cette école, « un être pur que la société a abîmé » selon les préceptes rousseauistes.

Mais les valeureux défenseurs, de Tourgueniev, « *Récits d'un chasseur* » et « *Nid de gentilshommes* » à Tolstoï, « *Guerre et Paix* » et « *Anna Karenina* », Gogol', Dostoïevski (une page et demie dans « *Le journal d'un écrivain* » et quelques remarques dans « *L'Adolescent* ») à Bounine « *Le village* », qui soutiennent la cause paysanne, sont très éloignés du milieu rural et, une fois leur mouvement de reconnaissance du moujik réprimé, dénoncé par le paysan lui-même et condamné par les autorités, ils retournent bien vite dans leurs domaines. L'appel de Lavrov, prônant le socialisme agraire, a en effet recommandé « d'aller au peuple », si bien que quelque deux mille cinq cents jeunes gens et jeunes filles de l'intelligentsia et de l'aristocratie partent conquérir les campagnes en 1873-1874, pour certains, dans un dessein révolutionnaire, pour d'autres, dans un souci d'éthique. Le résultat est plus que décevant. Dans le meilleur des cas, les paysans restent indifférents, dans le pire, ils donnent ces jeunes gens « moujikophiles » à la police. Les arrestations se comptent par centaines et les incarcérations se font dans de très mauvaises conditions pendant plusieurs années, jusqu'à l'ouverture des procès de 1877, celui des « 193 » et celui des « 50 ». Les verdicts ne sont pas dans l'ensemble très sévères et nombre d'entre eux bénéficient d'un acquittement mais le mal est fait : une frange des populistes évolue vers l'action violente

Ils ont, écrit Dostoïevski, « été victimes de l'excès même des espérances qui, chez le Russe plus que tout autre peuple, dépassent la réalité », de même que « l'ardeur de leurs désirs, a été toujours trompée par la possession. Comme le serf ignorant, le politique et l'écrivain, le public et l'opinion avaient, eux aussi, nourri des illusions ».

Anatole Leroy-Baulieu dans son livre « *L'Empire des tsars et les Russes* », tire à ce sujet une conclusion qui diffère de peu : « Les Russes cultivés avaient entrevu dans leurs songes un Éden terrestre presque aussi chimérique que l'Eldorado rêvé du moujik ; ils avaient vu une Russie libre, toute nouvelle, toute différente de la Russie du servage. Or, le changement n'a été ni aussi rapide, ni aussi profond qu'on l'avait présumé ; la métamorphose soudaine n'a pas eu lieu. »

Il n'y eut cependant pas de guerre d'abolition de l'esclavage en Russie tsariste comme ce fut le cas en Amérique du Nord, avec son cortège d'horreurs racistes puisque les états du sud défendaient un modèle construit sur des différences raciales. Nous observons que l'Empire tsariste se scinde cependant en deux entités, deux territoires séparés par une frontière invisible, avec d'un côté de la ligne de partage, les couches éclairées et de l'autre, le monde paysan, tout autant slave et obéissant aux préceptes d'une seule et même église, mais qui est resté dans les esprits des « sous-hommes » à la remorque de leurs araires !

La « Moujikophilie », idéologie plus ancrée dans les esprits que dans les faits, se poursuit *volens nolens* des années durant. Les Slavophiles ont fait du paysan le dépositaire des valeurs propres à la civilisation russe. Les Populistes, liés aux Occidentalistes, dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, reprennent à leur tour cette idée.

Et cette approche atteint enfin des sommets inégalés dans le « Réalisme-socialiste » dans la poésie de Ivan Kataev (*Le lait* – 1930), de Platonov (*Devant* – 1931, *Tchevengour*), de Galina Nikolaeva (*La moisson* – 1950) et de Mojaïev (*Dans la vie de Fédor Kouzmine* – publié en 1966), de Cholokov (*Terres défrichées* – 1930), de Vassili Grossman (*Tout passe*). Boris Pasternak, enfin, ne put écrire quoi que ce soit le concernant tant il fut troublé par le spectacle qu'il vit.

Le moujik est dans les esprits bolcheviques la figure du kolkhozien vigoureux et fils de la révolution – un *moujikus sovieticus* au même titre que l'ouvrier – qui prend des allures de stakhanoviste de la faucille avant la dékoulakisation et son cortège de déportations et d'extermination, autrement dit l'anéantissement de la classe paysanne dite aisée – il suffisait de posséder deux vaches et un cheval pour être soupçonné par les autorités d'être koulak... Plusieurs millions d'hommes, de femmes et d'enfants furent déportés pour peupler et sédentariser les Terres Vierges d'Asie Centrale et ne jamais revenir. Les famines orchestrées par le pouvoir et connues sous le nom de *Holodomor*, sévirent en Ukraine dans les années 30, mises en place qu'elles furent par Staline dans le seul but d'exterminer la classe paysanne, « clique de bourgeois » à ses yeux... De nombreux écrivains témoignent, Chkvardine (*Le tour du monde sur soi-même*), Nikitine (*La ligne de feu*), Zavalichine (*Le Faux-papier*), Afinoguenov (*Le Portrait*) et Platonov (*Tchevengour*), de ce que fut l'horreur de cette époque.

Les gens mangeaient leurs parents : souvent des enfants en bas âge qui étaient habituellement les premiers à mourir et dont la chair était particulièrement fondante... Dans la ville de Pougatchev, il était dangereux pour les enfants de sortir après la tombée de la nuit : des bandes de cannibales et de marchands les guettaient pour les tuer et les manger ou vendre leur chair tendre. (Antonio Figes, *La Révolution russe, 1891-1924. La tragédie d'un peuple*, trad. de l'anglais par P.-E. Dauzat, Paris, Denoël, 2007, p. 954-955)

Soljenitsyne se le réapproprie dans la « *La maison de Matriona* » et aujourd'hui, nous le retrouvons en particulier sous la plume de Maxime Ossipov, médecin-écrivain, sorte de double de Tchekhov, dans « *Ma Province* » et « *Histoires d'un médecin russe* ».

Qu'en est-il de Tchekhov dans sa poétique ? Se joint-il à la « moujikophilie » ambiante ou au contraire, se différencie-t-il de ses contemporains comme le laisse supposer sa Philippique dans son récit « *Les Paysans* » ?

\*

Pour cerner tout à fait et simplement notre questionnement, il est bon de rappeler quelques dates ;

Né en 1860, soit un an avant la disposition de l'abolition du servage, Tchekhov meurt en 1904, un an avant la première révolution de 1905.

Petit-fils d'un serf qui a racheté la liberté de sa famille, il est le fils d'un épicier libre. Sa famille a donc fait partie des 85 % de personnes, analphabètes pour la plupart qui peuplent l'Empire. Lui-même dans son enfance travaille dans l'épicerie familiale, suit les cours d'un lycée professionnel, puis rejoint le lycée de Taganrog et passe avec succès l'équivalent du baccalauréat avant de venir à Moscou suivre, grâce à une bourse, les cours de la faculté de médecine. Dès 1884, il est médecin. Sa vocation lui est venue lorsqu'il traversait la steppe du sud pour se rendre chez ses grands-parents maternels. Une péritonite le laisse pour mort et un médecin de campagne le sauva *in extremis*, affaibli certes mais convaincu que les hommes peuvent se sauver l'un l'autre à condition de le vouloir...

Sa vocation littéraire reste plus confuse à ses débuts ; ce n'est pas une attirance pour le monde des lettres en particulier, mais une manière de se faire de l'argent à peu de frais, aider sa famille dans le plus grand dénuement. Payé d'abord à la ligne, et sous une douzaine de pseudos pour publier plusieurs fois dans le même journal, il prend goût peu à peu à l'écriture qui, « à côté de la médecine, sa femme », devient à ses dires, « *la maîtresse avec qui il partage ses nuits...* »

Très présent au dispensaire du *zemstvo* de Babkino où il passe ses vacances estudiantines, il peut dès l'âge de 22 ans, examiner les paysans venus se faire soigner. Adeptes qui plus est des recommandations des professeurs de l'université de médecine de Moscou, Ostroumov et Zoukharine, il fait parler les malades, les écoute avec attention et entre de plain-pied dans le monde paysan alors qu'il est issu d'une famille de marchands. Le monde de l'aristocratie et de l'intelligentsia n'est pas encore le sien. Il le découvre, intimidé, dans la maison seigneuriale des Kisselëvy dont l'une des filles lui sert d'assistante et d'infirmière à l'hôpital du *zemstvo* de Vosskresensk. Il entre alors dans un univers où « *la vie d'un jeune homme, fils de serf, ancien garçon de boutique, choriste à l'église, écolier puis étudiant, élevé dans le respect de la hiérarchie, à baiser la main des popes, à se soumettre aux idées des autres, reconnaissant pour chaque bout de pain, fouetté plus d'une fois, allant à l'école sans caoutchoucs... ce jeune homme [qui] extirpe goutte à goutte l'esclave qui est en lui ; [...] se réveille un beau matin et sent que dans ses veines ne coule plus un sang d'esclave mais celui d'un homme véritable* »... auquel il ne peut encore être assimilé... Paradoxalement, ce milieu encore étranger à lui en ces années, sera celui de sa dramaturgie...

C'est donc un regard intérieur et neuf qui scrute le moujik.

En 1882, il fait parvenir « *La Dame* »<sup>2</sup> à une revue littéraire et artistique, *Moscou*, qui a la particularité d'éditer des récits du monde rural. Ce texte est publié alors que les réformes ont eu lieu il y a un peu plus de 20 ans. Il a été précédé de peu par un autre récit qui n'a pas retenu l'attention, *Pour des pommes*, où la « rusticité » campagnarde est déjà mise en avant...

La *fabula* en est simple. Une barinia demande à un jeune paysan de la mener dans des courses folles en troïka. Poussé par la cupidité de sa parentèle, il accepte. Puis la barinia lui demande de devenir son amant. Il se rebiffe alors, prend son argent et le dépense immédiatement au cabaret malgré les supplications de sa femme... Enivré, il perd le contrôle de lui-même, la frappe et la tue...

Ce premier récit, long et laborieux, est un premier signe, le premier signe... Il donne à voir le *synopsis* de tous les textes ruraux à venir. Et le point de vue de Tchekhov... qui a, déjà, pour postulat de n'écrire que sur les choses qu'il connaît, ce qui, pour nous, en fait un véritable ethnologue dans sa description du *byt'* russe, du quotidien... À ce sujet, quelques années plus tard, il cessera d'être impressionné par Tolstoï bien qu'il l'admire toujours car le grand écrivain a osé écrire « *La Sonate à Kreutzer* », un texte sur le désir féminin sans consulter ne fût-ce qu'un spécialiste en la matière...

Le jeune paysan n'est pas montré plus méchant qu'un autre – la dame n'est pas exempte de rouerie – mais même s'il est d'abord montré sous un jour favorable et pur, il ne tarde pas déjà à devenir une bête effrayante... Les deux personnages principaux sont donc renvoyés dos à dos... Apparaissent déjà en lettres de feu, les maux, aux yeux de Tchekhov, de la vie paysanne : la cupidité, l'ébriété, la brutalité.

Le texte ne semble pas avoir ému la censure ni la critique si l'on s'en tient aux recensions parues à l'époque.

Et pourtant ! Dès ce texte de 1882, à l'âge de 22 ans, Tchekhov se démarque de manière catégorique de ses contemporains... Une fissure indéniable, invisible encore aux yeux du censeur et des lecteurs, mais à peine voilée, qui se métastase déjà dans tout le *corpus* pour devenir quelques années plus tard véritable fracture et briser la ligne axiologique des récits, s'insinue déjà *de facto* entre Tchekhov et ses contemporains et tend à la rupture des poétiques concernées.

« *En lui coule du sang de moujik, et on ne peut le faire rêver sur les vertus du paysan* »... dit-il à qui veut l'entendre !

Plus tard, Tchekhov, devenu en l'espace de quelques années célèbre, n'a plus besoin dorénavant de plaire, il plaît et... choisit ses sujets en toute liberté. Le mythe de la « moujikophilie » perdurant, il poursuit son exploration du monde rural et le moujik devient un personnage à part entière dans sa poétique. Se succèdent alors en 14 ans entre 1886 et 1900 (« *Agafia, La nouvelle Datcha, Les Paysans, Les Paysannes, Dans la combe*<sup>3</sup> ») des textes où

---

<sup>2</sup> Anton Pavlovitch Tchekhov : *La Dame (Barynia)* dans *Moscou*, n° 29, 30 juillet 1882, n° 30, 7 août 1882, sans signature, n° 31, 17 août 1882, signé Antocha Tchekhonte.

<sup>3</sup> *Agafia*, paru dans *Temps Nouveau (Novoïe Vremia)*, n° 3607, 1886 ; *La Nouvelle Datcha, (Novaïa datcha)*, paru dans *Le Bulletin Russe (Russkie Vedemosti)*, n° 3, 3 janvier 1889, signé A. Tchekhov ; *Les paysans (Muziki)* paru dans *La Pensée russe (Russkaïa Mysl')*, livre IV, n° 4, 1897 ; *Les Paysannes (Baby)*, paru dans

le paysan est le personnage principal. *Ma Vie*, en 1896, place le moujik en filigrane du roman, il permet ainsi la confrontation, la prise de position des différents protagonistes, mais reste cependant non pas un *alter ego* mais le *medium* des argumentations. Face à face, un fils d'aristocrates qui a choisi de vivre selon les préceptes socialistes et renie les privilèges que sa naissance lui octroie, et le docteur Blagovo, jeune médecin issu de l'intelligentsia, double de Bazarov, qui s'exalte à leur sujet mais ne peut les supporter. Les paroles de Bazarov dans « *Pères et Fils* » de Tourgueniev, pourraient aisément lui être attribuées dans sa détestation du moujik :

Tu as dit : la Russie sera parvenue à la perfection, quand le dernier des paysans aura un logement comme celui-là, et chacun de nous doit œuvrer en ce sens... Eh bien moi, je l'ai pris en haine, ce dernier des paysans, ce Philippe ou cet Isidore, pour lequel je dois me mettre en quatre et qui ne me dira même pas merci... Et puis qu'est-ce que j'en ai à faire, de son merci. Oui, il l'aura, son isba blanche, et pendant ce temps je mangerai les pissenlits par la racine ; bon et alors (*Pères et Fils*, chap. XXI)

Ce à quoi Misail Polozniev, le jeune aristocrate devenu un gueux aux yeux de son père parce que son discours véhicule des idées blasphématoires, rétorque :

On se mit à parler de la gradation, cette progression par degrés successifs. Je dis que cette question, faire le bien ou le mal, chacun la résout à sa façon, sans attendre que l'humanité y parvienne par un cheminement progressif. J'ajoutai, par ailleurs, que la question de la gradation restait une épée à double tranchant. À côté de l'évolution des idées humanitaires s'observait un jaillissement de pensées d'un autre ordre. Le servage avait été aboli et, de fait, le capitalisme s'était développé. Au plus chaud moment des idées de libération, la majorité avait nourri, habillé et défendu la minorité sans pour autant changer et l'avait laissée à la fin tout aussi dépouillée et sans défense qu'elle l'était à l'époque de Batou. Je déclarai que cet état de fait s'accordait parfaitement à toutes les tendances et courants qu'il lui plaisait parce que l'esclavage lui-même se civilisait petit à petit... (*Ma Vie*, chap. 6)

Leur discussion *pro et contra* concernant les progrès sociétaux et le moujik en particulier, sont particulièrement incisives et déploient devant les yeux du lecteur les positions philosophiques et psychologiques des différentes couches de la société tsariste, témoignage fidèle des débats qu'abritaient les salons de l'intelligentsia déboussolée par les changements sociétaux.

Contés par des narrateurs omniscients – *Ma Vie* et *Agafia* exceptées –, ces textes relatent les événements de la province russe – Babkino puis Melikhovo où Tchekhov possède un domaine, fait construire des écoles, un dispensaire puis est responsable de la prophylaxie du district surtout pendant la famine de 1892 et les épidémies de typhus et de choléra qui s'en suivent.

Le rendement à l'hectare est alors de 300 kg à 400 kg à l'hectare, donc légèrement supérieur à celui des domaines anglais du XIV<sup>e</sup> siècle. « L'énergie impulsée par 1861 s'est épuisée », écrit Michel Heller dans « *Histoire de la Russie* » parue chez Plon en 1997 : « Les paysans intéressent le gouvernement en tant que contribuables. Il ne cesse d'augmenter les

---

*Temps Nouveau (Novoïe Vremia)*, n° 5502, 25 juin 1891 ; *Dans la combe (V ovrage)*, paru dans *La Vie (Zhizn')*, janvier 1900.

impôts... L'appauvrissement des paysans met un terme à la pression fiscale, le mécontentement grandit, se transformant en révolution. Parmi les causes de cette agitation, se trouvent l'accroissement de la population rurale et la venue d'une nouvelle génération, postérieure à l'abolition du servage. Tous veulent plus de terre ! Et en 1917, les bolcheviks l'emporteront parce qu'ils choisiront pour slogan, outre l'arrêt immédiat de la guerre, la terre aux paysans ! »

La superficie des terres dont jouit le paysan russe en ces années, fait l'objet d'un véritable mythe : l'exiguïté ! Or, le moujik possède déjà par personne 2,1 dessiatines, ce qui équivaut à deux hectares, le paysan français, 0,82 dessiatine, l'allemand, 0,62 dessiatine. Plus grave encore est le mythe des propriétaires détenant toute la terre. Les nobles, de fait, ne cessent de vendre leurs terres, à compter des années 1860. En 1905, les paysans sont propriétaires ainsi de près de 164 millions de dessiatines, les nobles, 53 millions... Les techniques de culture sont primitives, archaïques : on utilise encore la faucille pour le fauchage et le fléau pour le battage... Si en 1917, la moitié seulement des exploitations paysannes dispose de charrues en fer, que faut-il penser des équipements agraires en ces années 1880-1900 ?

Qui plus est, en 1897, année de la parution du récit « *Les Paysans* », seulement 9 % des enfants savent lire, ce qui correspond au 17<sup>e</sup> siècle en Angleterre et au 18<sup>e</sup> en France... Le seul recueil dont les enfants disposent reste Les Évangiles, écrits en slavon d'église, ce qui rend la lecture d'une part périlleuse, car il s'agit d'une langue venue du Moyen Âge et inusitée au village, qui cloisonne et restreint les savoirs puisque il s'agit d'un texte figé. Ainsi nulle connotation autre que religieuse ne pénètre dans le monde clos des izbas...

C'est sûr qu'elle sait lire ! s'exclama Olga regardant avec tendresse sa fille. Lis, petite fille ! lui dit-elle prenant l'Évangile dans le coin de l'izba. Oui, toi, lis, et les bons chrétiens vont t'écouter !

L'Évangile, vieux, lourd, relié en peau et aux coins usés, diffusait une telle odeur dans l'izba qu'on aurait pu penser que des moines venaient d'y entrer. Sacha leva les sourcils et commença à lire d'une voix chantante et grave :

– « Comme ils se retiraient, voilà que l'Ange du Seigneur... apparut en songe à Joseph et lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère ».

– L'enfant et sa mère, répéta Olga rougissant d'émotion.

– « Et fuis en Egypte... restes-y jusqu'à ce que je te le dise... »

Au mot « *dondege* » (*jusqu'à*), Olga ne put contenir ses larmes... (*Les Paysans*, chap. III)

Que relatent ces textes qui attisent les foudres de la censure et valent à Tchekhov la menace d'être emprisonné s'il ne retire pas les pages concernant la religion dans le texte « *Les Paysans* » ?

Leurs histoires semblent sortir de la bouche même des protagonistes, comme si nous assistions à leur rencontre, et choquent *de facto* la censure car il lui semble alors qu'il ne s'agit plus de fiction mais d'un constat accusateur et sans équivoque de la campagne russe. Le même que celui fait un siècle auparavant par Radichtchev dans son livre « Voyage de Moscou à Pétersbourg » et qui valut le bannissement à la Sibérie à son auteur...

Ainsi n'assistons-nous pas simplement à une rencontre fortuite de paysans dans une perspective spécifiquement fictionnelle où hommes et choses tombent sous notre regard, mais à un segment de vie « vraie », porté qu'il est par le vocabulaire et les tournures de langage propres au moujik, truffés d'invectives, de mots orduriers contrairement à Tolstoï et Tourgueniev dont les personnages paysans s'expriment comme les maîtres et édulcorent la réalité des faits. Le plafond de verre qui sépare deux catégories d'êtres humains est alors percé, le mur renversé aux yeux du censeur de manière blasphématoire, entraînant sa crainte – n'oublions pas qu'Alexandre III et Nicolas II sont des tsars réactionnaires –, d'autant que les mouvements révolutionnaires allant s'accéléralant, le pouvoir a peur d'une possible contamination des esprits des couches sociales possédantes qui le soutiennent encore même si les revendications pour une monarchie parlementaire vont croissant.

De la bouche des paysans sort un parler paysan, le *skaz*, qui attire le regard et focalise les lecteurs des journaux qui publient ces récits sur des problèmes dont ils restent malgré tout très éloignés, qu'ils le veuillent ou non, par leur statut social. Ces mots qui traduisent l'épouvante, la cruauté semblent s'ancrer dans le réel et entraînent *de facto* les intellectuels et autres aristocrates libéraux dans un monde qui demeure à leurs yeux une sorte de limbes, un continent presque totalement inconnu, parce qu'il relève plus de l'esprit que des faits. Tout reste du domaine de l'utopie et non d'une osmose entre toutes les couches de la société nouvelle créée par les réformes, ce que laissait du moins espérer la « *Disposition* » mettant fin au servage. On retrouve cette langue, témoin marqueur pourrait-on dire, dans « Une Journée d'Ivan Denissovitch » et « *La maison de Matriona* » de Soljenitsyne, avec toute sa saveur de mots écorchés, déformés, mêlant dans une didoxie spécifique à la Russie, les invocations au Seigneur, à la Mère de Dieu, aux Saints, aux icônes lors des processions et les dieux païens de la maison (*Domovoj*), de la forêt (*Leshij*), des eaux (*Vodovoj*), pour tenter de repousser les maladies, les cataclysmes, tous vécus comme représailles divines...

Jusqu'au mythe de la Terre-Mère humide (*Mat'-syrja zemlja*), fusionnelle et écrasante, car pour rien au monde, on ne partirait pour une autre terre fécondée par un autre ciel, comme la femme l'est par son mari ou par un autre homme, alors qu'on en a le droit, le pouvoir depuis les réformes, tant on est lié à son lopin où on a toujours vécu et dont les fruits sont peu nombreux, il est vrai, mais qui est partie intégrante de votre chair au point qu'on est prêt à tuer si on s'en croit dépossédé...

– J'veux plus rester ici à travailler ! poursuivit-elle. Soyez maudits ! Tu parles d'un travail, rester au magasin toute la journée, la nuit, trafiquer la vodka, ça c'est pour moi, mais quand il s'agit d'offrir la terre, alors là c'est pour la bagnarde et son p'tit démon ! Ici, c'est elle la maîtresse, la barinia, et elle a en plus une domestique ! Donnez-lui tout, à la prisonnière, donnez-lui tout, moi j'm'en vais chez moi ! Trouvez-vous un' aut'idiote, monstres maudits ! Z'avez donné Boutekino à la bagnarde, continuait Aksinia en criant, eh bien donnez-lui tout maintenant, moi, j'ai besoin d'rien de vot'bien ! Pouvez vous traîner ! Z'êtes tous d'la même clique ! J'veus ai vus, moi, en v'la assez pour moi...  
Sur ses paroles, Aksinia attrapa le puisoir empli d'eau bouillante et aspergea Nikifor... (*Dans la combe*, chap. VII)



Une des composantes des récits est la misère. Contre laquelle on essaie de lutter pour, dans le dénuement, conserver une sorte de dignité qui reste subjective et toute relative car elle n'appartient qu'à soi.

... Le commissaire rural n'avait pas fait une verste qu'Antipe Sedelnikov sortait de l'izba des Tchikildeev avec le samovar, poursuivi par Babka qui glapissait et se frappait la poitrine.  
– J'le laiss'rai pas, j'te l'laiss'rai pas, maudit ! Pauvres gens qui croyez en Dieu ! O Seigneur, on m'a offensée, mes amis, on me persécute ! Hou ! hou ! Amis, venez à mon secours !  
– Babka ! Babka ! dit le staroste avec sévérité, aie un peu de raison dans ta tête ! (*Les Paysans*, chap. VI)

On garde aussi toujours assez de forces, je dirais de hargne, pour accabler l'adversaire – que ce soit le commissaire rural, le staroste, le zemstvo, ceux qui réclament de l'argent alors qu'on n'en a plus parce qu'on l'a bu. Le Barine, même ruiné, reste le pire ennemi.

Misère sociale comme le pense Tolstoï ? Non ! Pas seulement ! Misère morale plus encore assène Tchekhov !

Et les narrateurs de montrer le paysan tel qu'il est : voleur, menteur, roué, méchant, polisson, toujours prêt à faire le coup, en un mot, un être corrompu.

En effet, si dans les années 80, il n'y a pas eu encore de déchirure sociale et sociétale dans le monde rural, il n'en est plus de même dans les années 90. La jalousie a fait son chemin, gangrenée qu'est la paysannerie face à la montée du capitalisme dont les progrès opèrent des ravages grandissant chaque jour. L'industrialisation à marche forcée s'est accompagnée de destruction physique et morale avant que n'apparaisse une hypothétique reconstruction... La terre ne nourrissant plus les paysans, ces derniers partent par familles entières – les hommes surtout – pour se placer dans les restaurants comme serveurs, laquais, ou dans les fonderies (56,6 tonnes en 1890, 179,1 en 1900), les aciéries (48,3 tonnes en 1890, 163 en 1900) les mines de charbon (367,2 tonnes en 1890, 986,3 en 1900, d'après R. Philippot, « *La modernisation inachevée, Histoire de la Russie* », Francis Conte, Paris, Larousse, 1991, in « *Dictionnaire Tchekhov* », Françoise Darnal-Lesné, Paris, L'Harmattan, p. 126). Ces paysans déplacés rentrent dans leurs villages dès que leur santé n'est plus solide – c'est le cas de Nikolaï Tchikildeïev dans le récit « *Les Paysans* » qui revient au pays après avoir  puis  ses économies à Moscou en soins et qui a honte de retrouver son izba natale lors de son retour tant elle lui semble sale.

Il arriva à Joukovo vers le soir. Dans ses souvenirs d'enfance, le nid natal se présentait chaleureux, confortable et commode, mais à la minute où il pénétra dans l'izba, il fut presque pris de peur tant elle était obscure, exigée et sale ! Olga, sa femme, et sa fille Sacha qui l'accompagnaient, contemplaient avec stupeur le grand poêle malpropre presque aussi large que l'izba, noir de suie et de mouches. Que de mouches ! Le poêle était de guingois, les poutres des murs n'étaient pas droites non plus, et on avait l'impression que l'izba allait s'effondrer sur l'instant. (*Les Paysans*, chap. I)

Ces paysans ouvriers forment à l'entrée des villes un *Lumpenproletariat* gangréné par les idées marxistes et révolutionnaires qu'ils propagent lors de leurs retours dans leurs familles rurales.

La modernité et l'argent s'y afférant polluent et pervertissent à leur tour le moujik, lui faisant perdre toute humanité, du moins le semble-t-il. En l'espace de 30 ans, la société rurale s'est complexifiée, diversifiée avec la création d'une hiérarchie nouvelle au sein même de la paysannerie.

Ce que Tchekhov dénonçait en 1882 est encore plus vrai entre 1886 et 1900.

Là où Tolstoï voit une communauté resserrée dans une sorte de cosmos rural avec ses lignes superbes de faucheurs, Tchekhov, quant à lui, dénonce dans le milieu clos qu'est le *mir*, c'est-à-dire la communauté villageoise, l'individualisme exacerbé et mortifère car chacun vit dans son monde comme si son monde était séparé du monde. La conscience de groupe a disparu, sauf lorsque le village est pris par l'incendie et encore. Ce sont les femmes qui portent l'eau, puisque les hommes sont au cabaret. Mais elles doivent être reprises par le staroste car elles ont tendance à sauver leur seule izba sans penser aux autres ! Qui plus est, c'est le jeune aristocrate qui devrait être le reflet d'un monde perverti qui mène le combat contre le feu... Le village a ainsi perdu le sens de la solidarité dans un double isolement – celui de la communauté par rapport au monde extérieur (on ne sait pas lire et l'information ne vient que par le biais du commissaire rural ou du zemstvo), et celui du paysan à l'intérieur de la communauté – chacun se débrouillant au mieux de ses intérêts....

Comme dans le livre « *La Terre* » d'Émile Zola et contant l'histoire d'une famille beauceronne à la veille de la guerre de 1870, prête à tout pour conserver ses champs, allant jusqu'au meurtre pour qu'ils ne soient pas partagés, et au reniement d'un époux qui n'est pas natif de cette terre, le moujik tchékhovien ne recule pas non plus dans ces textes dénonciateurs devant quoi que ce soit pour arriver à ses fins qui ne sont qu'argent, pouvoir, et propriété – ni à l'inhumanité (on asperge d'eau bouillante un enfant qui vous déposséderait de la terre que l'on croit sienne), ni à la filouterie grossière (on fait paître ses bêtes dans les prés du barine ; on vole de l'écorce de tilleuls pour faire des *lapti*, ces chaussures paysannes), on investit la cour d'un domaine avec des poutres et des chevaux pour réclamer de la vodka, on va même jusqu'à fabriquer des faux témoignages (on accuse une jeune femme d'avoir empoisonné son mari à son retour de l'armée pour vivre avec un autre homme). On ne recule jamais devant les coups pour punir ou pour taper tout simplement : le verbe *bit'* (*battre*) est récurrent parce qu'on ne sait pas comment exprimer autrement son mal de vivre. Ainsi même « *not' chat, l'entend pas, l'est dev'nu sourd, comme ça, parce qu'on l'a battu* »...

La campagne est un monde échoué où dit Tchekhov, « *malheureusement, le cas de l'enfant ébouillanté de Lipa n'est pas rare dans le district. Les médecins l'ont constaté de nombreuses fois. Ils ont vu aussi des enfants enterrés vivants par leurs parents pour ne plus avoir à les nourrir* ».

Il est particulièrement intéressant de constater que lui, si avare de mots lorsqu'il décrit un personnage de l'intelligentsia, – il a choisi la forme courte d'écriture – prend son temps pour dénoncer la misère des corps, la maladie, la saleté, les mouches, les murs de guingois, les poêles qui fument, les croûtes de pain que l'on suce parce qu'il est dur... créant un demi-

siècle à l'avance le personnage du bagnard de Soljenitsyne, *Ivan Denissovitch*, ou celui des proscrits de Chalamov dans *les Récits de la Kolyma*, se mesurant du regard lors de la distribution des harengs pour savoir qui aura une queue, qui aura une tête à sucer, prêts qu'ils sont à se battre pour une miette de plus...

Quelque cent ans plus tard, Maxime Ossipov dénonce avec la même brièveté d'écriture, le même lexique, un *tempo* subverti lui aussi, la misère récurrente de la province russe actuelle submergée par le *zapoï*... la funeste ivrognerie qui vous tient du soir au matin et du matin au soir...

La réaction ne se fait pas attendre !

On ampute le récit *Les paysannes*... pour que la morale soit sauve ! En effet, dans l'édition *Posrednik*, le récit se termine sur la conversation de deux jeunes paysannes qui expriment tout haut leur désir de tuer leurs maris respectifs comme l'a peut-être fait Machenka condamnée sans aucune preuve à la Sibérie pour le meurtre de son mari... qui s'est vraisemblablement empoisonné lorsqu'il découvre que son épouse, la *soldatka*, aime un autre homme que lui. On termine alors le récit par sa mort dans la gare où elle attend le train pour la Sibérie... Avant que la dernière partie ne soit incluse lors de la publication des Œuvres Complètes.

Les Populistes tiennent les récits ruraux pour une fausseté qui ne fait pas sentir les idéaux spirituels des paysans.

Les Marxistes dont on commence à écouter les revendications et qui invoquent la nécessité objective de la lutte des classes, se réjouissent, quant à eux, de voir enfin un écrivain sortir de son rôle purement didactique et dénoncer les méfaits mortifères du capitalisme dans les campagnes.

Quant au grand Tolstoï, il est épouvanté devant ce qu'il considère « un péché devant le peuple, Tchekhov n'ayant prêté aucune attention à l'âme paysanne »...

\*

Alors s'agit-il de prose noire ?

Le personnage du moujik toujours mis plus bas que terre, traité en permanence de sous-homme, piétiné, mis au ban de la société bien-pensante, rendu exsangue par les circonstances historiques, abruti par la vodka, assoiffé de vengeance, ce gueux ensauvagé est-il dans la poétique tchékhovienne un être humain au même titre que les autres, une création de Dieu au sein même de la Création comme le laissent supposer les Écritures et les religieux dont on ne peut encore se passer en ces années de montée de l'athéisme mais tout autant de religiosité exacerbée ? Pour mémoire, aucun événement de la vie sociale n'est encore envisageable en dehors de l'Église qui enregistre les mariages, les baptêmes, les décès et sert de registre d'état civil en quelque sorte. De même le calendrier en ces années est encore calé sur les fêtes religieuses, les quatre jeûnes et les Saints dont on vénère le nom et la protection :

Les jours de fêtes, quand le temps était au beau, les jeunes filles se paraient et allaient en foule à la messe et c'était gai de les voir marcher à travers prés, vêtues de leurs robes rouges, jaunes ou vertes ; pendant le mauvais temps, tout le monde restait à la maison. On communiait à la paroisse. Lors de la Semaine Sainte, le Pope passait dans chaque izba avec la Croix, et prenait quinze kopeks à tous ceux qui ne parvenaient pas à jeûner pendant le Grand Carême.

Olga se rendait à la fête de la paroisse, allait souvent aux prières dans les villages voisins et à la ville du district où se dressaient deux monastères et vingt-sept églises. (*Les Paysans*, chap. VIII)

Une première lecture ne laisse en effet, deviner, ligne après ligne dans ces textes, qu'ébriété et cupidité, méchanceté et brutalité, ce qui les assimile bien vite à de la prose noire. Mais si l'on va plus avant sans se laisser impressionner par le premier degré, un sous-texte apparaît, comme toujours dans la poétique tchékhovienne, fait d'allusions, de menus détails souvent passés inaperçus, de « petits cailloux blancs » qui rythment et laissent voir une autre grille de lecture innervée par un optimisme certain. Un souffle se lève qui laisse monter l'espérance car dans la force irrésistible du mal, naît la grâce, certains personnages allant jusqu'à atteindre une dimension christique.

Dans cet océan de noirceur, les textes sont en toute vérité porteurs d'espoir, laissant deviner quelque part un coin de ciel bleu, annonciateur d'une vérité qui mène à la liberté et à la beauté, car, malgré tout quelque chose d'humain perce sous l'inhumain.

C'est le visage d'une jeune *soldatka* qui ne renonce pas à l'idéal d'amour qu'elle a trouvé chez un homme auquel elle n'a pas été consacrée par les Écritures et se laisse condamner par le tribunal. Malgré la réforme de l'armée inaugurée par Alexandre II, les hommes qui étaient tirés au sort portaient non plus pour 25 ans certes mais au moins pour trois ans. Le mari de cette jeune paysanne avait été ainsi envoyé en Pologne pour asseoir le pouvoir dans sa Russification à marche forcée. Comme les hommes s'absentaient sans revenir, les épouses souvent mariées sans amour, étaient la proie d'hommes friands de ces jeunes âmes consommables et jetables après usage lors du retour de l'époux sans rencontrer de véritables problèmes. C'est ce que pense cet homme qui dès le retour de Vasia, tente de convaincre la jeune Machenka de l'oublier, ce qu'elle refuse. Elle préfère la prison puis la mort à la compromission dans une vie normative qu'elle aurait pu retrouver puisque son mari a pardonné son péché d'adultère. Pour elle, tout est devenu clair alors que son visage tuméfié la rend aveugle, paupières fermées :

Jm'suis fâché et j'ai tapé deux fois avec la bride, pendant tout ce temps, v'la qu'arrive le Vasia et qu'il me crie d'une voix désespérée :

– La bats pas, la bats pas.

Mais lui, il courait comme un fou, il faisait des moulinets avec ses mains et il s'est mis à la taper avec ses poings, d'toutes ses forces, puis il l'a jetée à terre et il lui a marché d'ssus ; j'ai voulu la défendre mais il a attrapé les rênes et il lui en a donné des coups. Il l'a tapée longtemps, comme si c'était un poulain, et il glapissait : « Hou ! Hou ! Hou ! »

Le lendemain, le Vasia il est tombé malade, une sorte de choléra et le soir, j'ai appris qu'il était mort. Un p'tit moment après, des bruits ont couru sur le Vasia, comme quoi il était pas mort de sa belle mort et que la Machenka, elle l'avait empoisonné. L'affaire, elle était claire comme de l'eau de roche. La milice elle est venue, elle a pris la Machenka. On l'a mise au cachot... Après la décision du tribunal, j'aillais la voir et, par humanité, j'lui apportais du

sucré et du thé. À chaque fois qu'elle me voyait, elle s'mettait à trembler de tous ses membres, elle faisait des gestes avec ses mains et elle criait :

– Va-t-en, va-t-en ! (*Les Paysannes*)

Une autre encore qui après avoir perdu son enfant ébouillanté quitte un foyer où l'argent est roi, fût-il de la fausse monnaie, où elle pourrait avoir une vie confortable, et préfère la perte de toute richesse pour trouver dans sa vérité la liberté de quitter un monde de mensonge, de trivialité, ce que l'on nomme en russe, *poshlost*...

Lorsque tout le monde fut parti, Lipa comprit alors tout à fait que Nikifor n'était plus et ne reviendrait plus jamais ; elle éclata en sanglots. Maintenant, elle ne savait plus dans quelle pièce aller pour pleurer car elle sentait qu'après la mort de son petit garçon, elle n'avait plus sa place dans la maison, elle savait qu'elle ne servait plus à rien, qu'elle était de trop : les autres l'avaient compris tout autant.

Le lendemain matin, de bonne heure, Lipa partit à Tourgueïevo chez sa mère...

Des paysannes et des jeunes filles cheminaient ensemble, le visage couvert de la poussière rouge des briques qu'elles venaient de charger dans des wagons à la station. Elles chantaient. À leur tête Lipa marchait en chantant de toutes ses forces de sa voix cristalline, elle regardait, là-haut, vers le ciel, comme si elle se réjouissait et remerciait Dieu que le jour se terminât et qu'elle pût se reposer... (*Dans la combe*, chap. VIII)

C'est le bonheur de deux petites filles qui savourent l'instant de revanche qu'elles prennent sur leur grand-mère...

Après la traite, Maria rapporta un seau de lait et le posa sur le banc ; puis Babka le transvasa du seau dans des cruches, toujours lentement, sans se presser, et il était visible qu'elle était satisfaite qu'à l'heure du jeûne de la Dormition, personne ne boirait de lait et qu'ainsi on garderait le tout. Elle en versa quelques gouttes, dans un bol pour le bébé de Fekla. Avec l'aide de Maria, elle porta les cruches dans la cave, Motka sortit alors de son immobilité et se glissa en bas du poêle, elle s'approcha du banc où se trouvait la tasse en bois avec les croûtes de pain, et y versa le lait du bol.

Une fois revenue, Babka se mit à sucer de nouveau ses croûtes de pain, et Sacha et Motka, assises sur le poêle, la regardaient, heureuses de voir qu'elle avait rompu le Carême et qu'elle ira bientôt en enfer. Elles se sentaient consolées et allèrent se coucher. Sacha en s'endormant, se représenta le Jugement Dernier : un grand four, semblable à celui du potier, poussait Babka dans le grand feu avec son long bâton, comme elle l'avait fait tantôt avec les oies... (*Les Paysans*, chap. 4)

Ce sont encore tous ceux qui résistent aux nouveaux despotes locaux que sont le commissaire de police rurale, le staroste, nouvelles élites de village qui reproduisent le comportement des tyranneaux de province d'autrefois, allant jusqu'à emprunter un vocabulaire qui leur était consacré et se faire appeler « *Votre Noblesse* », titre dont héritait tout jeune noble dès sa naissance, c'est aussi la jeune paysanne qui quitte le soir venu le logis où ne l'attendent que les coups pour se donner quelques heures de bonheur avec le beau Savka... (*Agafia*)

C'est enfin une petite fille qui partage le monde entre les bons et les méchants, rêvant du Paradis où il fera si bon vivre...

– Quand ce sera la fin du monde, toutes les églises s'envoleront au ciel !

– Avec leurs ca-ri-llons ? demanda Motka à voix basse.

- Avec leurs carillons. À la fin du monde, les bons iront au paradis, et les méchants brûleront pour toujours dans un feu éternel, ma belle... Regarde le ciel, ferme pas les yeux, tu vas voir les anges. Tu vois ?
- Rien vu, répondit Motka de sa voix grave.
- Moi, j’vois. Y a des p’tits anges qui volent dans le ciel avec leurs p’tites ailes, elles battent si vite, on dirait des p’tits moustiques.
- Motka réfléchit un instant puis scrutant le ciel, elle dit :
- Et Babka, elle brûlera.
- Oui, ma belle... (*Les Paysans*, chap. IV)

Ainsi un certain nombre de paysans n’est pas irrémédiablement condamné à souffrir comme bêtes de somme. Cette issue se caractérise par la fin ouverte des récits concernés, l’utilisation de différents procédés grammaticaux et sémantiques qui laissent entrevoir un futur, la subversion du temps qui fait passer les récits du passé au futur sans avoir vécu le présent, même si les actes des textes sont indexés sur le temps conformément à l’ordre d’une taxis chronologique implacable – le rythme des saisons, omniprésent, pèse sur les hommes avec son cortège de débâcles, de congères, de tempêtes de neige, de crues et vient alourdir le labeur, rendant la vie plus difficile encore...

Le personnage du moujik est dès lors perçu en chemin – le motif de la route est récurrent dans les finales – après avoir quitté ce qui pèse, non pas dans un exil mais dans un exode... où l’évocation de la hauteur, du ciel, du soleil et des nuages n’est jamais fortuite.

Ce qui nous rassérène alors au milieu de tant d’horreurs est la conviction que ces personnages ont chevillée à l’âme, celle de la vérité...

Et il est particulièrement intéressant de noter que cette vision d’une humanité cachée dans l’inhumanité soit rapportée par un jeune aristocrate, décidé à rompre avec sa famille aristocratique et qui se trouve au moment où il en fait la découverte, dans le domaine où il vit encore avec son épouse en parfaits *narodniki*, ces jeunes socialistes retournés à la terre ....

C’étaient pour la plupart des gens colériques, irritables, avilis ; leur manque d’imagination était accablant, c’étaient des ignares dont l’ouverture d’esprit était pauvre et terne, obsédée par la terre grise, les jours gris, le pain noir, ils filoutaient... Autour d’eux, la boue, l’ivrognerie, la bêtise, les vols, l’insanité, le mensonge, mais on sentait tout autant que la vie des paysans, prise dans son ensemble, tenait sur un axe solide et sain.

Le moujik avait beau sembler être une bête féroce et mal dégrossie, à la remorque de son araire, il avait beau s’étourdir de vodka, si on l’observait de plus près cependant, on sentait que quelque chose de fondamental et de primordial subsistait en lui que ne possédaient ni Macha, ni le docteur. Il était persuadé que, sur terre, la pensée la plus importante, était la vérité seule capable d’apporter le salut et celui de tout le peuple.

Pour cette raison, il plaçait la justice devant toute autre chose dans le monde... (*Ma Vie*, chap. XIII)

Ou encore

Comme si, d’un seul coup, tous avaient compris devant l’icône de la Vierge qu’entre la terre et le ciel, l’espace n’était pas vide, que les riches et les forts n’avaient pas tout pris, qu’il existait encore une protection contre les offenses, la servitude, la lourde et insupportable misère, l’effroyable vodka (*Les Paysans*, chap. VIII)

Des êtres pris dans leurs rêveries insensées d'un Éden à jamais perdu et qui annoncent Firs, mourant oublié dans la maison seigneuriale condamnée de la Cerisaie :

– Du temps des maîtres, c'était mieux ; dit le vieux en filant la soie. – Tu travailles, tu manges, tu dors, chaque chose à son heure. Le midi, t'as d'la kacha et d'la soupe au chou, l'soir, aussi d'la soupe au chou et d'la kacha. Des concombres et des choux, tant qu't'en veux ; tu manges à ta guise, autant que l'cœur il t'en dit. Et d'la sévérité, y en avait plus. Chacun, il s'tenait. (*Les Paysans*, chap. VI)

Firs – Ça ne va pas... Dans le temps, à nos bals, il venait des généraux, des barons, des amiraux, et maintenant nous envoyons chercher l'employé de la poste et le chef de gare. Et ceux-là même viennent sans plaisir ! (*La cerisaie*, acte III)...

\*

« Comme des atomes qui se cherchent dans un espace désolé, les clochards de la terre, tout le peuple des rejetés et des gueux criant de froid et famine se donnent rendez-vous dans sa prose, s'y agglutinent comme des mouches prises dans la poix. Mais leur rêve haillonneux est cyniquement exploité par les chefs, les ingénieurs des âmes, l'armée redoutable des bureaucrates en marche vers le pouvoir absolu... » écrit Georges Nivat dans sa préface à « *Tchevengour* » d'Andreï Platonov, réflexions qui pourraient être celles de Tchekhov.

Dans ses textes ruraux, apparaît en effet son *credo*, celui auquel il ne déroge jamais, le « *Nous sommes tous coupables* », qui devient leitmotiv après son retour de Sakhaline où il a vu les gardiens du bagne plus corrompus que les bagnards eux-mêmes et asseyant un pouvoir de vie et de mort sur des êtres fragilisés par les conditions mêmes de leur vie, même si au départ, ils ont vraisemblablement ou certainement commis une faute.

Sous sa plume s'inscrit dès lors et inlassablement non pas une évolution mais une révolution qui renvoie ses contemporains à leurs contradictions – les écoles réalistes et naturalistes, Tolstoï perdu dans sa vision idéologique de l'être pur et pour qui le paysan est « le Peuple incarné, l'âme souffrante et patiente du pays, l'espoir des jours à venir ».

Ou les marxistes des villes, pour qui il est « le peuple obscur, arriéré, têtue, sourd à tout raisonnement, un obstacle au progrès ».

Ou encore Gorkij, d'origine très simple pourtant et grand ami de Tchekhov, qui estime que « l'obstacle fondamental à la marche de la Russie vers l'occidentalisation et la culture est le poids mort d'une vie rurale analphabète qui étouffe la ville »..., dénonçant par ailleurs dans son livre « *Lénine et le paysan russe* », « l'individualisme animal des paysans », ainsi que « leur absence presque totale de conscience sociale ». Il y exprime également l'espoir que « la population suffisante, stupide et inculte des villages russes, tous ces individus presque terrifiants disparaîtra, et qu'une race d'hommes énergiques, rationnels et cultivés les remplacera »...

Tchekhov choisit une autre voie. Personnelle. Indépendante. Innovante. Fracassante. Hors des clous du bien-pensant quel qu'il soit car loin de tous les *a priori*... Sans pour autant émettre de jugement !

Dans un subtil partage où il mêle toujours la férocité de l'homme et sa tendresse pour les hommes, l'écrivain-médecin scrute pour le mettre en évidence, le monde intérieur insoupçonné qui seul laisse éclater la complexité du moujik dans son cheminement erratique devant toutes les sauvageries de l'Histoire. C'est l'histoire alors d'un « gueux » mais d'un « gueux spirituel » qui a besoin aussi bien de l'âme que du corps.

L'écriture de Tchekhov se fait, le concernant, allégorique, elle occulte le visible et métamorphose cet individu étouffé par divers procédés de rabaissement, en un signe d'accomplissement de la liberté humaine dans sa réalité existentielle. Elle prête voix à ces affamés et assoiffés de justice, à ceux qui pleurent...

C'est un surprenant voyage qui nous emmène ainsi à travers ce personnage dans un jeu de miroirs où se superposent jusqu'à la confusion deux images, le mal et le bien, la disgrâce et la grâce. Évoluent devant nos yeux de lecteurs non pas des archétypes réduits à leur simple fonction de moujik à qui Tchekhov pourrait donner le beau rôle dans une attitude indulgente, une compassion de bon aloi et à peu de frais mais des êtres de chair et de sang, capables du pire comme du meilleur, porteurs d'humanité là où on ne l'attendrait pas...

Et qui nous interpellent encore aujourd'hui...

Françoise Darnal-Lesné  
Docteur en études slaves – Paris 5 février 2015